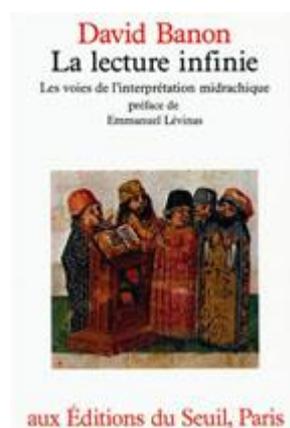


Michal Govrin: « C'est à Paris que j'ai retrouvé mon identité »

PAR BERNARD LOUPIAS

Issue d'une famille laïque, Michal Govrin est venue en France au début des années 70 étudier le théâtre. Et c'est ici, en Europe, que cette proche de Derrida et Lévinas a renoué avec les grands textes de la tradition juive, qui irriguent désormais son écriture, et sa vie

Il y a quelque temps, dans un beau texte intitulé «**Itinéraire d'une écrivaine israélienne à travers les sources juives**», sous-titré «Manifeste littéraire juif, à la première personne et au féminin», Michal Govrin, née à Tel-Aviv en 1950 dans une famille laïque, romancière, poétesse, et femme de théâtre, écrivait ceci: «*Partie faire des études à Paris, j'étais essentiellement israélienne. J'en suis revenue juive. Je ne suis pas retournée dans ma ville natale, à Tel-Aviv, mais j'ai choisi de vivre à Jérusalem.*» En quelques lignes, cette femme qui a été une intime d'Emmanuel Lévinas, de Jacques Derrida et de Gershom Scholem, résumait un parcours saisissant. C'est en effet à Paris, notamment après le choc ressenti en voyant «le Chagrin et la pitié» de Marcel Ophüls, que Michal Govrin réalise vers 1972-1973 qu'elle a quelques comptes à régler avec l'Europe, qu'elle appartient à un autre monde, à une autre tradition.



Sur les murs de Paris, alors qu'elle commence à écrire, les plaques dédiées aux grands écrivains français réveillent en elle la question de l'histoire de la littérature hébraïque. Qui n'a évidemment pas commencé à la fin du XIXe siècle, avec la renaissance de l'hébreu. D'où le retour passionné de cette laïque vers les grands textes de la tradition hébraïque, Bible, Talmud, Midrash, dont «*la lecture infinie*», pour reprendre le titre d'un ouvrage de David Banon, allait désormais marquer son écriture - et sa vie. Lecture infinie qui interdit toute vision totalisante, fermée sur elle-même, du monde et des hommes qui tentent d'y vivre, mais exige plutôt que l'on multiplie les points de vue, les visions. Quel meilleur programme pour un écrivain?

Dans «Sur le Vif», le premier roman de Michal Govrin traduit en France, Ilana Tzuriel, une femme architecte qui, entre deux retrouvailles au bout du monde avec Saïd, son amant palestinien et metteur en scène, prépare les plans d'un «*Anti-Monument*» à la Paix, à Jérusalem. Une «installation» mobile inspirée de la *soucca*, ces cabanes que les juifs bâtissent chaque année lors de la fête de Soucoth en souvenir de l'Exode dans le désert, rappel de la fragilité de toute existence et de la vanité de tout désir de possession.

Qu'Ilana veuille installer son projet à Jérusalem, ville que tant de récits tentent de s'approprier, n'est évidemment pas indifférent.

B.L.

BibliObs.- «*Sur le vif*», votre roman, est totalement hanté par les textes bibliques, comme «*HaShem*» («*le Nom*», pas encore traduit) qui l'a précédé. Or vous êtes issue d'une famille laïque, et votre père a fait partie des fondateurs de l'Etat, n'est-ce pas?



©Yossi Zamir/Flash 90

Michal Govrin.- Oui. Mon père était arrivé en Israël en 1921 avec toute sa famille, en provenance d'Ukraine. Il avait 16 ans, et là-bas, il était membre d'un mouvement sioniste. J'ai publié ses mémoires il y a trois ou quatre ans, qui sont actuellement en cours de traduction en France. [*Michal Govrin va chercher les Mémoires de son père dans sa bibliothèque, et les ouvre pour chercher une photo*].

Ca, c'est la photo familiale, prise à Jérusalem en 1929 au moment du mariage du jeune couple de kibboutzim que vous voyez-là. A l'époque, dans les kibboutz, on ne se mariait pas, mais ces jeunes gens avaient tenu à venir se marier, ici à Jérusalem, près de leurs anciens, ce qui n'était pas courant. Voici mon père, Pinhas, et mon oncle, Akiva Govrin, qui est devenu plus tard membre de la Knesset, ministre du Tourisme, et un proche de Ben Gourion. Il y a une petite place à Jérusalem qui porte son nom. Et voilà mon grand-père et mon arrière grand-père. Tous des rabbins, des *hassidim* [*juifs pieux, adeptes de la hassidout, ce mouvement de piété populaire dont le Baal Chem Tov fut l'initiateur au XVIIIe siècle, en réaction à certains courants rabbiniques, jugés trop intellectualistes. Ndlr*].

Mon grand-père, qui avait fondé en Ukraine une école hébraïque pendant la Première Guerre mondiale, avait le projet de faire son *alyah* [*grande vague d'immigration qui entre 1904 et 1914 de Juifs, pour la plupart socialistes, en provenance de Pologne. David Ben Gourion, le futur premier chef de gouvernement israélien en fit partie. Ndlr*] bien avant le conflit, qui a contrarié ces plans. Mais en 1921, toute ma famille - toutes les générations - sont parties ensemble d'Ukraine, ce qui était très peu courant, pour rejoindre leur rêve: Israël. Mon arrière grand-père venait d'une famille rabbinique dont on a conservé les

souvenirs depuis le début du XIXe et où l'on discerne très bien le courant profondément sioniste, messianique, de la *hassidout*.

La semaine dernière dans cet appartement nous avons fêté Tou Bichvat [*le nouvel an des arbres, fête du renouveau de la nature. Ndlr*], j'ai lu pour nos amis la description que mon père fait dans ses Mémoires de cette fête dans la bourgade ukrainienne, au sud de Kiev, vers 1910, où tout le rituel se déroulait en hébreu, où l'on chantait des chansons sionistes...

BibliObs.- *Sont-ils partis en raison des violences antisémites, des pogromes?*

M. Govrin.- Non, c'était indépendant. Dans ce shtetl, 90% de la population est partie, majoritairement vers les Etats-Unis. Le coup de grâce, ça a été évidemment la Deuxième Guerre mondiale, avec les massacres *Einsatzgruppen* [*unités mobiles de tueurs nazis. Ndlr*]. Mais dès les années 1910, il y avait déjà ce sentiment de fin du monde. C'est par les Mémoires de mon grand-père, qui ont été écrites à 500 mètres d'ici, que je sais tout ça, car je n'ai pas connu physiquement ces gens.

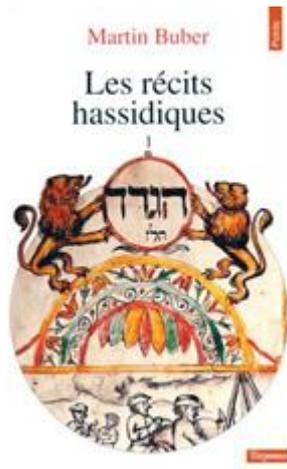
Je suis la dernière cousine de toute cette génération. Un de mes cousins est mort à 90 ans - je suis née 40 ans après lui. Et chaque génération a articulé à sa manière son rêve d'Israël. Mon arrière-grand-père, *hassid* mystique, s'est installé à Méa Shéarim [*le quartier ultra orthodoxe de Jérusalem. Ndlr*]; mon grand-père, qui parlait déjà hébreu est devenu directeur d'école; et la jeune génération est allée vivre en kibboutz... Mais ce qui s'est transmis de génération en génération, ce sont les chants, les mélodies hassidiques. Quand j'étais toute petite, on allait passer le shabbat chez mon oncle à Tel-Aviv. Il était membre du parti travailliste, complètement laïc. Mais pendant shabbat, l'après-midi, tout ce petit monde qui fumait, roulait en voiture, se mettait à chanter des chants hassidiques. Dans ce milieu laïc, j'ai, d'une certaine façon, eu une enfance hassidique. Comme la suite souterraine d'une longue histoire, complètement présente par le biais de l'hébreu, des sources, mais complètement libre des gestes rituels.

Vous voyez la photo de mon père? Il a été toujours comme ça, jusqu'à la fin, très beau, avec cet air rêveur. Nous vivions à Tel-Aviv. C'était la bohème. Moi, je faisais du théâtre. J'en ai fait beaucoup, j'ai travaillé dans tous les grands théâtres d'Israël, et à la télévision - où j'ai même été un temps directrice des programmes d'une chaîne. Mais je ressentais la nécessité de quelque chose d'autre, comme si quelque chose de la réalité tel-avivienne ne me satisfaisait pas...

BibliObs.- *C'est-à-dire?*

M. Govrin.- Tel-Aviv a été construite sur des dunes, et je sentais que l'histoire n'avait pas commencé là, dans une épaisseur de dunes. Il fallait la pierre. Et en 1972, je suis partie à Paris pour faire mon doctorat.

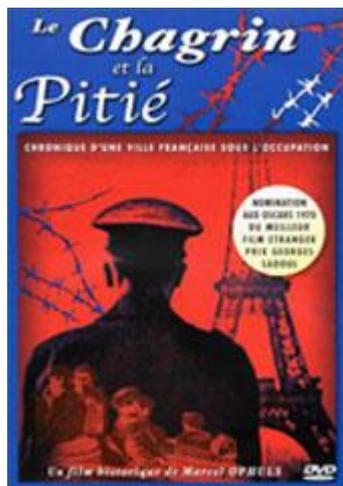
BibliObs.- *Vous aviez fait des études de théâtre?*



M. Govrin.- Des études de littérature comparée et de théâtre. Théoriquement, j'étais venue à Paris pour mon doctorat, mais en fait c'était un alibi. Je voulais être tranquille, loin des parents. Et je me suis retrouvée dans cette petite chambre de bonne, rue de Rivoli. Et qu'est-ce que je lis en arrivant? Les Contes hassidiques de Martin Buber.

BibliObs.- *De famille travailliste, vous étiez très engagée à gauche?*

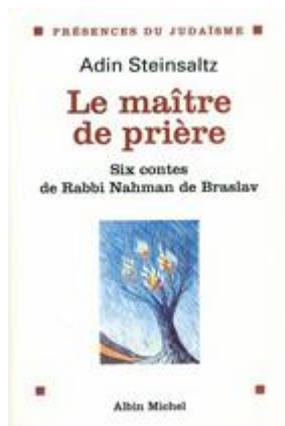
M. Govrin.- Oui, et je peux dire que j'appartiens toujours à ce camp politique. Il n'y avait aucune dimension juive dans ma vie. C'était complètement absent, quelque chose de folklorique. A la maison, le culte du théâtre remplaçait la religion. Comme sujet de thèse j'avais choisi «Théâtre et métaphysique», car j'étais déjà attirée par ces questions. J'ai forcé toutes les portes pour entrer en contact avec Strehler et j'ai commencé à travailler avec lui à l'Opéra de Paris; j'aidais soit disant à la mise en scène avec un ami libanais. Strehler nous a donné, dans un Opéra vide, des conférences sur sa conception de la mise en scène. La meilleure leçon de théâtre imaginable!



Au même moment, je suivais aussi les répétitions de «la Conférence des oiseaux» par **Peter Brook**. Et voici que sort «le Chagrin et la pitié», de Marcel Ophüls, que je vais voir sur les Champs-Élysées. J'en ressors complètement secouée. Quoi? C'était ici? J'avais couru depuis Tel-Aviv pour rencontrer la grande culture française, et tout d'un coup, c'est une autre France qui surgissait. Avec laquelle je me découvrais un compte à régler. Et là, dans ma chambre de bonne, entre les livres de Buber, «le Chagrin et la pitié» et les textes qui me trottaient dans la tête - car j'avais commencé à écrire vers 21-22 ans-, le spleen m'a gagnée.

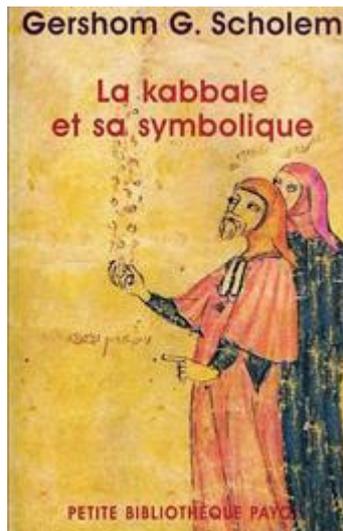
J'ai commencé à me dire que j'appartenais à une autre histoire. Pendant le shabbat surtout, quand je voyais toute l'agitation de la rue de Rivoli, les foules qui se pressaient à la Samaritaine, dans les cafés, j'ai commencé à me sentir différente. J'ai compris que cette identité si forte de Paris était contre quelque chose par rapport à quoi je devais me situer. Quand je voyais toutes ces plaques apposées sur les maisons qui signalaient que là avait vécu tel écrivain ou tel poète en 1700, en 1800, en 1900, je me suis demandée: qu'est-ce qui reste de mon héritage? Je sentais en moi monter une crise d'identité, que j'avais peut-être recherchée plus ou moins consciemment en quittant Israël.

On était alors à Paris en plein renouveau des études juives, avec Manitou (Léon Ashkénazi), André Neher, Emmanuel Lévinas, ce qu'on a appelé «l'école d'Orsay». J'en connaissais l'existence avant de venir en France, car j'avais rencontré en Israël Eliane Atlan, la femme d'Henri Atlan, et des gens proches de ce mouvement de reconstruction d'une pensée juive en France, après la Shoah.



Et donc, je me suis dit: ici, rue de Rivoli, il y avait des drapeaux nazis, des tanks allemands? J'ai alors voulu changer mon sujet de doctorat, qui s'est orienté vers quelque chose comme «*le rituel hassidique en forme de théâtre secret*». Je me suis retrouvée à lire Rabbi Nahman de Braslav. Par héritage familial, je sentais intuitivement que dans les cérémonies hassidiques quelque chose relevait de l'ordre théâtral, sans être du théâtre, évidemment. C'était la grande époque où Brook et Grotowski -que je connaissais aussi-, travaillaient sur le théâtre comme rituel. Ma question était: qu'est-ce qu'il y a dans le rituel juif qui peut avoir un aspect théâtral, sans l'être totalement, ou alors de manière très particulière?

C'était pour moi une façon de chercher à mieux comprendre la transmission juive, qui ne passe pas seulement à travers les écrits mais aussi par le geste, l'utilisation de l'espace. Au fil de ma recherche, de Boston à New York et Jérusalem, je suis arrivée notamment chez Gershom Scholem, le grand spécialiste de la kabbale, qui est devenu mon mentor.



BibliObs.- *Bonne adresse!*

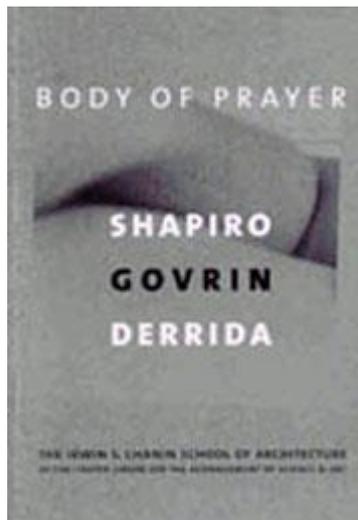
M. Govrin.- J'ai arpenté le monde pour vérifier que mon idée n'était pas une folie, je suis allé aussi voir le fils du Rav Kook, le Rav Soloveitchik, et ensuite, j'ai été suivie par Emmanuel Lévinas. J'ai commencé des lectures intensives, j'ai fondé une troupe, la Troupe des Sept mendiants, qui a été ma réponse à la Guerre de Kippour de 1973. J'étais à Paris, je me sentais impuissante, et je me suis dit que c'était la seule chose que je pouvais faire. Je lisais toute la presse française, et c'est à ce moment-là que j'ai compris pour la première fois que si cet endroit, Israël, était effacé de la carte du monde, ça ferait du bruit pendant quelques semaines et qu'après, ça serait fini, on n'en parlerait plus...

BibliObs.- *Le massacre des athlètes israéliens aux Jeux Olympiques de Munich, un an plus tôt, avait déjà dû être un choc?*

M. Govrin.- L'assassinat des athlètes israéliens aux Jeux de Munich a été un traumatisme terrible. Je travaillais alors à l'Opéra, où l'on répétait l'ouverture de Parsifal. Et quand j'ai vu la scène où Parsifal arrive avec les jeunes filles en fleurs, je n'ai pas pu m'empêcher de faire le parallèle avec l'arrivée du Führer aux Olympiades de 36. J'ai compris à cet instant que pour moi, l'Europe n'est pas un interlocuteur évident. Que vu de Tel-Aviv, je ne pouvais pas me permettre d'avoir la nostalgie de l'Europe, comme si rien ne s'était passé. Pour mieux la voir, il fallait que je sois sur une autre rive. Il fallait que je refasse le mouvement de mes parents, de mes ancêtres, qui avaient choisi de venir en Israël. Il fallait que moi aussi, je fasse mon *alyah* à mon tour. C'était une crise identitaire complète, venant du fin fond de la bohème de Tel-Aviv. Et puisque la cuisine est quelque chose de si important, j'ai commencé à manger casher, ici, à Paris.

A cette époque, j'étais très proche de la famille d'Emmanuel Lévinas, dont j'allais écouter le fameux cours chaque shabbat matin. J'étais très liée avec son fils Michaël, le compositeur. A un certain moment, ça aurait pu avoir plus de sens pour moi de rester ici à Paris. Mais, soudain, j'ai à nouveau eu une crise: j'ai cru perdre l'hébreu. Je commençais à bégayer, je ne pouvais même pas aller dans l'agence d'ELAI, je ne trouvais pas mes mots. Sans doute parce que j'étais en train de trop basculer vers une autre identité... Sans doute à cause de mon apparence physique -j'allais alors en cours à Vincennes-, les gens me demandaient si je n'étais pas allemande! Ca me terrifiait et je répondais: «*Non, non, le contraire!*» (rires).

BibliObs.- *Vous avez aussi été très proche de Jacques Derrida.*



M. Govrin.- Plus tard. On a écrit un livre ensemble qui est sorti aux Etats-Unis, sur la prière.

BibliObs.- *A la fin de sa vie, il a donné quelques interviews où il était très dur avec Israël.*

M. Govrin.- Quand ce sera mûr en moi, j'écrirai un livre sur notre amitié. Je crois qu'il m'avait confié son «autre côté», qui était une grande nostalgie à l'égard du judaïsme. Il est venu quatre fois en Israël. La dernière fois, c'était un an avant sa mort, pour recevoir le titre de docteur *honoris causa* de l'Université de Jérusalem. Quand il est arrivé à l'hôtel King David, il m'a appelée. Je suis passée le voir, et il m'a dit qu'une semaine plus tôt on avait diagnostiqué un cancer chez lui. Il a fait son discours, il y a eu un grand dîner, mais la seule chose qui l'intéressait, c'était d'aller au *Kotel* [*le mur des Lamentations*]. A minuit, il m'a dit: «*Michal, conduis-moi au Mur.*» Nous y sommes allés, il n'y avait personne. Il était seul. Voilà le geste.

Ce qu'il a dit sur Israël dans certains journaux français m'a fait beaucoup de mal, mais c'était là un des aspects de sa complexité. Il m'a appelée jusqu'à la fin, très régulièrement, pour me demander des nouvelles de Jérusalem, qui pour lui était à nouveau un lieu presque mystique. Mais il avait du mal à l'avouer, il avait des engagements, sa vie avait pris un autre tour... Etre juif, c'est compliqué. C'était une identité qu'il fuyait, tout en courant vers elle, il était toujours dans cette contradiction. D'ailleurs, j'ai mis une phrase de Derrida en exergue de « Sur le vif », à côté d'une citation du Talmud...

BibliObs.- *En entrant dans votre bureau, on remarque tout de suite une photo de Paul Celan. Votre roman est constellé d'allusions au poète, et Alain, le mari d'Ilana, votre héroïne, partage avec lui l'obsession du complot nazi toujours renaissant. C'est un personnage fascinant, qui porte une douleur insurmontable. Mais il est littéralement aspiré par le passé, contrairement à Ilana, sa femme architecte, complètement tournée vers l'avenir. Elle rêve d'un autre monde, même si c'est une utopie, même si elle se heurte à la réalité, au militantisme de Saïd, son amant palestinien, un metteur en scène qu'elle retrouve régulièrement au bout du monde...*

M. Govrin.- Pour construire ces personnages, j'ai travaillé comme un peintre. J'ai d'abord fait leurs portraits, imaginé leurs biographies. Il y a tant de récits sur Jérusalem, chacun y vient avec son histoire. Je crois que ça fait partie de cet endroit, qui est rêvé et raconté par

tant de monde. Je crois qu'on ne parle pas assez du fait que Jérusalem a une existence verbale, littéraire, mythique. Sans vouloir employer de grands mots, je crois que ma mission d'écrivain sensible aux mythes et aux récits est de mettre en évidence à quel point nous sommes tous accrochés à des récits incompatibles. Sortir de ce blocage demanderait une grande audace, au niveau mondial.

BibliObs.- *La tradition juive, à laquelle vous êtes tellement attachée, dit bien, me semble-t-il, que personne ne possède la terre, sinon le Créateur du monde...*

M. Govrin.- Absolument. Alors comment vivre avec cette dimension, ici à Jérusalem? Il faut sentir cette ville, ses différentes communautés, comprendre qu'on est ici dans l'œil du cyclone.

BibliObs.- *Vous avez choisi la technique du fragment, en partant des notes d'Ilana morte dans un accident. Parce que c'était là le moyen de restituer la polyphonie des tous ces récits, qui tous tentent de posséder cette ville?*

M. Govrin.- Absolument.

BibliObs.- *Le rêve d'Ilana, c'est de construire une «installation», inspirée de cette demeure temporaire que les juifs construisent une fois l'an lors de la fête de Souccoth (Fêtes des Cabanes). Elle rêve d'une soucca pour tous les peuples du monde. On est au cœur de la vision prophétique...*

M. Govrin.- La technique des fragments m'a été aussi inspirée par la *soucca*. En bonne moderniste incurable, je me suis dit qu'il fallait que le roman prenne la forme de ce qu'il voulait dire. Mon premier roman, «le Nom», a été écrit en forme de prière. J'avais la volonté, presque théâtrale, de mettre en scène le lecteur, pour qu'en le lisant il se retrouve en train de prier, dans une autre expérience de la lecture. Là, j'ai été obsédée par l'idée qu'il fallait que le récit ne soit pas homogène, omniprésent, qu'il soit troué. Et qu'en même temps, par le miracle de la littérature, ça tienne, qu'il propose, comme la *soucca*, une autre construction possible. Je voulais qu'on ait l'expérience d'un lieu qui puisse contenir tous ces points de vue, sans que ça explose.

Aérer, ouvrir, faire du temporaire, rien de définitif, ouvrir quelques choses dans la tête du lecteur, c'était mon rêve. Je ne sais pas si j'ai réussi.

BibliObs.- *Il n'est pas anodin, évidemment, vous ayez écrit ce livre à Jérusalem...*

M. Govrin.- Cette question de Jérusalem reste entière. Comment imaginer autrement ce huis clos, où s'affrontent tant de désirs de possession exclusive, de jalousies. Est-ce qu'on ne pourrait pas le dénouer par une autre manière de penser?

BibliObs.- *Comment, concrètement?*

M. Govrin.- Je ne suis pas juriste. Je ne crois pas que soit mon rôle de donner des solutions concrètes. Mais je peux parler en tant que femme. Ilana parle de Jérusalem comme d'une femme désirée par beaucoup d'hommes, ce qui pour elle est concevable. Mais qui l'est encore difficilement dans notre culture. Dans ce conflit, je pense qu'il y a de ça. Il faudrait une révolution mentale pour que l'on accepte l'idée que l'on puisse posséder une femme sans la posséder exclusivement, qu'elle puisse être l'objet de plusieurs désirs qui ne soient pas incompatibles. Dans les écrits juifs, on trouve beaucoup de textes où

cette idée de non possession est essentielle. Ilana veut construire son installation pendant l'année de la *shmitah*, de la jachère, pendant laquelle les hommes doivent laisser reposer la terre, abattre les barrières - ce qui est une façon de leur rappeler que rien ici bas ne leur appartient. J'ai ce rêve fou, que par la littérature, on puisse au moins proposer une autre manière penser, qui pénètre les convictions jusqu'à les faire vaciller.

Jérusalem peut contenir toutes ces histoires. Ici, arrêtez n'importe qui dans la rue, et demandez-lui de vous raconter l'histoire de sa famille, à chaque fois une histoire extraordinaire. Jérusalem est une ville «cubiste», bâtie sur des collines, il suffit de faire quelques centaines de mètres pour la voir à chaque fois sous un angle différent, pour en avoir une perception à chaque fois nouvelle. Alors, pourquoi ne pas raconter toutes ces histoires?

Propos recueillis par Bernard Loupias



A lire: «Sur le vif», de Michal Govrin, traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti, Sabine Wespieser Editeur, 474 p., 26 euros.

Au Salon du livre: «Une heure avec Michal Govrin», présentée par sa traductrice Valérie Zenatti, le dimanche 16 mars, de 15 à 16h (salle Sophie Barluet).

Ce grand entretien avec Michal Govrin est le cinquième d'une série de treize, consacrée aux écrivains israéliens présents au Salon du Livre. A lire sur BibliObs: Aharon Appelfeld, Ron Barkaï, Orly Castel-Bloom, Sayed Kashua, David Grossman, Amir Gutfreund, Alon Hilu, Etgar Keret, Ron Leshem, Eshkol Nevo, Igal Sarna et Boris Zaidman.

12/03/2008